

première phrase, comme la fin *principale* de la Congrégation et les œuvres charitables comme fin *secondaire*. « Quiconque gardera cette règle sera un ange », déclarait le recteur du collège des jésuites, auquel Mgr de Champflour en avait confié l'examen.

Par l'approbation écrite que le prélat donnera, le 1er août de cette année 1715, à la Règle des Filles de la Sagesse, il signait, daté dans sa ville épiscopale, l'acte de naissance du nouvel Institut. C'est à La Rochelle que, sous sa protection et avec son autorisation, le 22 de ce même mois, les vœux de Marie-Louise Trichet et de Catherine Brunet recevront leur caractère officiel et que deux nouvelles postulantes revêtiront le saint habit. C'est une bourgade de son diocèse qui gardera le tombeau du saint Fondateur et servira de berceau à ses deux congrégations qui y attendront l'heure du grand dessein de Dieu.

Heureux prélat, qui, plus humble peut-être que les autres, reçut du ciel des lumières sur l'ouvrier qui lui était envoyé et sut rester sourd à tout ce qui se disait contre lui ! Peu après la mort du missionnaire, « Il ne faut pas être surpris, écrira-t-il au Père Mulot, de tous les mauvais discours qu'on pourra tenir de ce pauvre défunt, il a eu pendant sa vie assez de traverses et de contradictions, pour qu'après sa mort on continue de le calomnier ; mais je le crois toujours un grand saint devant Dieu ».

CHAPITRE XXV

LA SURVIE

La mission de Saint-Laurent commença le 5 avril 1716, dimanche des Rameaux. Le missionnaire en marqua le premier jour par un de ces élans de dévotion dont il était coutumier. « Comme on faisait la procession avant la grand'messe en dehors de l'église, écrit Besnard, M. de Montfort qui ne s'était pas trouvé au commencement, devant aller prêcher, alla se placer devant l'autel de la Sainte Vierge pour attendre le clergé, et lorsque celui qui portait la croix fut proche il la prit entre ses mains... et la porta... le reste de la procession ».

Atteint d'une pleurésie, dans les circonstances que nous avons dites, usé avant l'âge, il s'alita pour ne plus se relever, la mission en étant à sa troisième semaine. Il aurait voulu mourir sur sa couche de paille, une pierre lui servant d'oreiller, mais son confesseur, le P. Mulot, l'obligea à prendre un matelas. Le 27 avril, il dicta son testament : « Je soussigné, le plus grand des pécheurs ». Le lendemain, vers les quatre heures de l'après-midi, à la nouvelle que la fin approchait, les gens du bourg accoururent pour recevoir sa dernière bénédiction. « Faites-les entrer », dit-il doucement. « Père, bénissez-nous ». Comment les bénir, un pécheur comme lui ? Il s'en défendait. Mais le P. Mulot intervint. « Bénissez-les, Monsieur, avec votre crucifix, ce sera Jésus-Christ qui les bénira ». Il obéit et trois fois la petite chambre s'emplit.

Nous ne reviendrons pas sur ses derniers moments. Ce même jour, mardi 28 avril, vers les huit heures du soir, il expirait.

La mission continuant toujours, la plantation de croix, qui avait été fixée au lendemain, se fit dans la matinée. Le P. Mulot n'y prononça pas un bien long discours.

« Mes frères, nous avons aujourd'hui deux croix à planter : premièrement cette croix matérielle que vous voyez exposée à vos yeux, deuxièmement la sépulture de M. de Montfort que nous avons à faire aujourd'hui ».

La cérémonie terminée, le corps fut porté à l'église et exposé dans la nef. Pour le défendre contre la dévotion indiscrete de la foule, qui ne se contentait pas d'y faire toucher images, chapellets, crucifix, mouchoirs, mais se livrait à de pieux larcins sur les vêtements et sur les cheveux, on établit une garde. Ce furent les Pénitents Blancs, dont il avait créé une confrérie au cours de la mission, que l'on chargea de cet honorable office. La triste nouvelle s'était répandue avec une telle rapidité que de Nantes, à quinze lieues de Saint-Laurent, tout un groupe de fidèles du missionnaire étaient là, dès les premières heures de l'après-midi au plus tard, leur intention, facilement explicable vu les liens qui rattachaient M. de Montfort à leur ville, étant de réclamer le corps et de l'emporter après le chant de l'office funèbre. Ils insistèrent avec tant de force que les habitants se mirent sous les armes pour s'opposer à leur dessein. (1). On assure, écrit Grandet (p. 262) qu'il y eut plus de dix mille personnes à assister aux funérailles. La société des Vierges qu'il avait fondée presque au commencement de la mission y tenait une place d'honneur avec les Pénitents Blancs. Il avait marqué au début de son testament : « veux que mon corps soit mis dans le cimetière et mon cœur sous le marche-pied de l'autel de la Sainte Vierge ». Mais on ne se résigna point à faire cette séparation. Il fut inhumé dans la chapelle de la Sainte Vierge. « Lorsqu'on le mit en terre ; dit Besnard, cette multitude de peuple jeta des cris lamentables ». Les jours suivants, de La Rochelle à Saint-Malo, des chanteurs ambulants chantaient et vendaient pour qu'on la reprit aux veillées d'hiver, une naïve complainte de dix couplets, improvisée par un aède villageois.

Le bon Père de Montfort est mort !

Ce brave et grand missionnaire.

Un sculpteur du pays grava sur la pierre tombale tirée du granit des bords de la Sèvre : *Mort en odeur de sainteté*. L'abbé

(1) Nous devons ce détail et d'autres à une biographie manuscrite de quelques pages, découverte par le P. Eyckeler dans la Réserve de la Bibliothèque de Saint-Sulpice (Echo des Missions de la Compagnie de Marie, octobre 1951). Nous y relevons une erreur certaine : que le missionnaire ne fut malade que deux jours. Besnard dit sept à huit jours, et Grandet (p. 256) qu'il fit son testament le cinquième jour de sa maladie.

Barrin composa une épitaphe en français qui fut gravée dans le bronze. A la Saint-Martin de l'année suivante, lorsque les amis nantais de l'homme de Dieu auront obtenu de l'évêque de La Rochelle par l'intermédiaire de Mme de Bouillé, grande bienfaitrice des missionnaires et des Filles de la Sagesse, l'autorisation d'examiner le corps et de lui donner une sépulture plus digne, la pierre tombale étant à ras de terre, une troisième épitaphe, œuvre d'un latiniste de talent — M. de Raccapé, marquis de Magnannes, pense l'abbé Bourdeaut — sera gravée en lettres d'or sur une table de marbre noir, élevée de quelques pouces au-dessus du sol.

| | |
|---|---|
| « Quid cernis, viator ? Lumen obscurum, Virum caritatis igne consump- tum, Omnibus omnia factum, Ludovicum Mariam Grignion de Montfort. Si vitam petis, nulla integrior, Si poenitentiam, nulla auste- rior, Si zelum, nullus ardentior, Si pietatem in Mariam, Nullus Bernardo similior. | « Que regardes-tu, passant ? Un flambeau éteint, Un homme que le feu de la cha- rité a consumé, Qui s'est fait tout à tous, Louis-Marie Grignion de Mont- fort. Si tu t'informes de sa vie, au- cune n'a été plus pure, De sa pénitence, aucune plus austère, De son zèle, aucun plus ardent, De sa dévotion envers Marie, Personne n'a mieux ressemblé à St-Bernard. |
| Sacerdos Christi, Christum mo- ribus expressit, Verbis ubique docuit, Indefessus nonnisi in feretro recubuit. Pauperum pater, Orphanorum patronus, Peccatorum reconciliator, Mors gloriosa vitae similis, | Prêtre du Christ, sa vie a re- tracé celle du Christ, Sa parole a prêché partout le Christ, Infatigable, il ne s'est reposé que dans le cercueil. Il a été le père des pauvres, Le défenseur de l'orphelin, Le réconciliateur des pécheurs, Sa glorieuse mort a ressemblé à sa vie, |
| Ut vixerat devixit. | Comme il avait vécu, il cessa de vivre. |
| Ad coelum Deo maturus evo- lavit Anno Domini MDCCXVI obiit, XLIII aetatis suae. » | Mûr pour Dieu, il s'est envolé pour le ciel. Il mourut en l'an du Seigneur 1716, A l'âge de 43 ans. » |

L'impression que le peuple garde de lui

Magnifique éloge, et en termes admirablement frappés. Mais rien n'exprimera Montfort comme ce qui s'en était gravé dans la mémoire du peuple. Rares sont les saints et les apôtres qui imprimèrent avec autant de force les traits de leur physionomie dans l'imagination populaire et, par là, gardèrent aussi largement sur les âmes l'empire qu'ils avaient exercé de leur vivant. Nous devons être grandement reconnaissant à Quérard d'avoir recueilli dans ses quatre volumes de biographie les traditions concernant le saint missionnaire. Que la légende se mêle à l'histoire, elle ne fait que proclamer plus haut l'impression laissée par Montfort chez les populations qu'il évangélisa. On peut regretter, il est vrai, que le biographe omette fréquemment d'indiquer ses sources, faute peut-être de les avoir suffisamment notées ; mais là où il n'y manque pas, on se trouve parfois devant une telle étrangeté et une telle profusion de faits merveilleux arrivés dans une seule paroisse, que l'absence de références pour d'autres faits aussi extraordinaires n'autorise pas à penser que Quérard en a accepté les traditions sans examen.

Nous ne citerons que La Chèze et Roussay. A la Chèze, il avait d'abord pour garant, le recteur, M. Jagu, dont nous avons déjà relaté en partie la lettre qu'il écrivit en 1754 à l'évêque de Saint-Brieuc et qu'il terminait par ces mots : « Je ne finirais pas, Monseigneur, s'il me fallait écrire toutes les merveilles que des gens dignes de foi racontent du sieur de Montfort » En voici que Quérard a entendu raconter lui-même. Inutile de dire que nous ne les rapportons pas comme de la pure histoire, mais comme des traditions qui témoignent dans quel halo de merveilleux le peuple se représentait son grand apôtre.

Comme, à son arrivée, le missionnaire allait visiter les ruines de Notre-Dame de Pitié, apercevant assis sur le mur délabré du cimetière un singulier personnage : « Que fais-tu là, Satan, lui dit-il. Toujours tu fais la guerre, et je te vois en repos ». L'autre lui fit cette réponse, bien digne du père du mensonge : « Toutes les âmes de cette ville m'appartiennent, sauf une seule : c'est pourquoi je me repose ». A la fin de la mission, Montfort prêchant dans la vaste prairie qui borde la rivière, à un peuple immense, s'écria : « Mes frères, aujourd'hui, toutes les âmes qui m'entendent sont à Dieu, excepté une seule ». A peine avait-il

prononcé ces paroles qu'on vit un homme sortir de l'assemblée, s'éloigner et disparaître. On ne retrouva que ses chaussures et on ne le revit plus jamais.

A cette même mission, un avare qui avait trouvé un louis d'or et négligé d'en chercher le possesseur, ayant porté son cas au Père de Montfort : C'est le démon qui a voulu vous tenter, dit le saint homme. Jetez-la par terre, cette pièce d'or. Il le fit, et à l'instant même elle disparut sous la forme d'un affreux reptile.

Toujours à la Chèze, le bienheureux avait crié contre certains divertissements. Il y en avait un, très innocent en apparence, mais qui devenait une occasion de disputes et d'excès de boisson. C'était un espèce de jeu de crosse qu'on appelait la soule. Un jour, les joueurs s'étaient réunis dans la plaine de la Chèze, et s'apprêtaient à commencer la partie quand ils aperçurent tout à coup, dans le trou de la boule, un monstre horrible, ressemblant vaguement à un chien. Ils en furent si effrayés qu'ils prirent la fuite à toutes jambes. Ils allèrent prier le Père de Montfort de venir le chasser et il vint. Il le somma d'aller se jeter dans la rivière du Lié qui longeait la prairie. A l'instant même, la bête obéit et alla disparaître dans l'eau.

Dernier fait. C'était le jour de la procession solennelle où les populations de vingt à trente paroisses se portaient de la Chèze à la Trinité au devant de la statue de Notre-Dame de Pitié et des autres figures de la Passion arrivées de Nantes sur des chariots trainés par six paires de bœufs. A peine cette multitude rangée en ordre impeccable était-elle venue à la Chèze et se déployait, pour entendre une dernière fois la voix de Montfort, dans la vaste lande de la Ferrière, que le ciel se couvrit d'un nuage si épais qu'on eût dit la tombée de la nuit. Chacun crut à un orage et songeait à se mettre à l'abri. Mais l'homme de Dieu éleva la voix : « Demeurez tranquilles ; c'est un artifice de Satan. Il ne tombera pas une goutte de pluie, je vous le promets, et le soleil va luire dans tout son éclat ». Le nuage en effet se dissipa subitement. « Oui, reprit Montfort, c'est Satan qui a voulu troubler une si belle fête et vous détourner d'entendre la parole de Dieu et les vérités du salut. Du reste, il va tout à l'heure vous apparaître sous la forme d'un animal pour vous troubler et vous distraire de l'audition de la sainte parole. Mais n'ayez pas peur, il ne peut vous faire aucun mal ». Il parlait

encore pour rassurer ses auditeurs, quand on vit un lièvre apparaître et sautiller comme en se jouant devant toute l'assemblée. « Le voilà Satan », s'écria Montfort, — et sa parole fut comme un coup de foudre qui le fit disparaître à l'instant —, le voilà Satan, le tentateur, l'ennemi de l'homme, du Christ, de la Vierge Marie, le premier auteur de la mort de Jésus et des larmes de Notre-Dame des Douleurs. Oui, chrétiens, il y a un enfer éternel, un supplice éternel, un feu éternel ». Voilà à peu près ce que le peuple et les générations ont retenu de son discours dans cette circonstance solennelle.

Tous ces faits ont été rapportés au P. Quérard par des vieillards en 1863. Fort sceptique, il pria le respectable curé de la Chèze d'examiner lui-même de près et mûrement si tous ces faits merveilleux étaient parfaitement établis. La réponse du curé fut sans réplique. On se trouvait devant des témoignages d'une entière bonne foi et une tradition irrécusable. (2)

En 1848, le P. Quérard prêchait aux environs de Roussay. « Il fut frappé, écrit Mgr Laveille (p. 415) du vivant souvenir laissé par le bienheureux dans toute la contrée, souvenir qui se traduisait par des récits de prodiges racontés, de père en fils, à tous les foyers.

« L'idée lui vint de faire une enquête, afin de discerner l'élément historique de ces légendes. Il rencontra à chaque pas les petits-fils de ceux qui avaient connu le P. de Montfort. Il les interrogea, nota leurs dépositions, les compléta ou corrigea les unes par les autres, et arriva à se convaincre qu'à Roussay, comme autrefois à Pontchâteau, les faveurs extraordinaires avaient été prodiguées au bienheureux. Apparitions de la Sainte Vierge, multiplications des pains, guérisons spirituelles et corporelles instantanées, vision directe des consciences, avaient été son lot presque quotidien.

« Le soin exceptionnel apporté par M. Quérard à l'examen des faits permet semble-t-il, d'ajouter foi à ses dires. Au reste, dans une carrière aussi extraordinaire que celle du saint prêtre, quand il s'agit d'une âme conduite par des voies aussi spéciales et arrivée à un tel degré d'amour de Dieu, quoi de plus croyable

(2) Les diableries plus extraordinaires encore de « l'Iniquité de la Montagne », dont nous avons parlé plus haut, n'avaient pas cessé, à cette époque, de hanter les imaginations.

que l'intervention même fréquente, même habituelle, du miracle ? »

Parmi les apparitions de la Dame Blanche, nous avons mentionné celles dont eurent la faveur deux habitants de Roussay. Au sujet de la dernière, écoutons Mgr Laveille nous raconter, d'après Quérard, ce curieux détail :

Ayant perdu le mulet qui portait ses bagages de mission, « le bienheureux se décida à en acheter un autre d'un habitant de Roussay, nommé Durand. On convint, pour le prix de l'animal, de trente-trois écus. Quand le vendeur vint chercher son argent, il vit, lui aussi, le missionnaire conversant avec une dame rayonnante de lumière. S'étant retiré pour revenir le lendemain, il apprit de M. de Montfort que l'apparition qu'il avait contemplée était la Sainte Vierge. Le missionnaire ajouta qu'il avait acheté son mulet trois écus trop cher, et que la Sainte Vierge ne lui en avait donné que trente pour le payer. L'accord fut conclu sur ces bases, et Durand se retira, tout heureux de s'être mis d'accord avec la Sainte Vierge ».

Sur cette savoureuse réflexion, Mgr Laveille ajoute en note :

« Ce dernier détail pourra paraître bizarre ou puéril. Admettons qu'il faille le rejeter ; le fait de l'apparition surnaturelle, transmis et affirmé de père en fils dans la famille Durand, n'en présentera pas moins de sérieuses garanties de vérité ».

Et Quérard n'est pas le seul qui ait recueilli des faits retenus par la tradition et ignorés des premiers historiens. Même aujourd'hui, autour de l'ancienne lande de la Madeleine, à Pontchâteau, les souvenirs n'ont pas vieilli depuis le temps où le P. Barré les communiquait à Mgr Laveille. Un proverbe rimé court toujours sur les villages qui accueillirent généreusement le Père des pauvres et sur ceux qui le rebutèrent. L'église de Crossac, dont le clocher est un des premiers que l'on aperçoit du Calvaire, a commémoré dans un de ses vitraux un de ces curieux épisodes où l'on voit le démon entraver l'œuvre de notre saint. C'était au cours de la mission de 1709. Le petit jour était venu. Les fidèles emplissaient l'église, s'étonnant de voir le prédicateur absorbé dans l'oraison, bien que l'heure eût sonné. Comme s'il lisait dans leur pensée, le Père se tourna vers eux : « Mes frères, dit-il, le sacrifice sera un peu retardé ce matin. Il nous faut attendre l'arrivée d'une personne que le malin esprit a égarée dans le

marais pour l'empêcher de profiter des fruits de la mission ». Et il se remit en prière. Après quelques minutes, il se leva et alla revêtir les ornements sacerdotaux. A cet instant précis une jeune femme, Perrine Rialland, entra dans l'église. Que lui était-il arrivé ?

Ce qui lui était arrivé ? nous le racontions dans notre petite revue du Calvaire, l'Ami de la Croix (juin 1933), d'après le récit que nous avions sous la main. Mais nous avions compté sans la tradition, toujours vivante à Crossac. Notre narration, paraît-il, n'était pas en tout point exacte. Nos lecteurs protestèrent auprès du curé, qui nous le fit aimablement savoir.

Le lecteur se souvient peut-être de l'attentat manqué contre le saint lors de la mission de Camphon (février-mars 1709). La voix publique en accusait des gens de Montmignac. Vers 1935 le curé, M. Jaumouillé, nous disait que ses Camphonais avaient si peu oublié la chose qu'ils en tenaient toujours rigueur aux habitants de ce village, lequel, de plus, il est vrai, avait été « pataud » pendant toute la Grande Révolution. Aucun curé avant lui n'avait pu faire accepter des paroissiens qu'un homme de Montmignac fût nommé marguillier. Il n'est pas jusqu'à cet infime détail que la tradition n'eût conservé : les assassins, ayant manqué l'homme, réussirent à lui tuer son chien, qui s'appelait — nous le donnons autant que notre mémoire est fidèle — Gabi.

Vers 1860, Quérard, avons-nous déjà dit, entendit fréquemment, en Bretagne et en Poitou, des « anciennes » de quatre-vingts ans chanter le dialogue des deux bergères, *Geneviève et Sylvie*. Elles savaient par cœur ces couplets composés par le missionnaire quelque cent cinquante ans auparavant et elles « se répondaient à l'envi, de leurs voix chevrotantes ».

Mais voici plus surprenant encore. La complainte dont nous avons parlé : le bon Père de Montfort est mort..., Quérard l'avait trouvée jusque dans le pays de Saumur, sur des lambeaux de papier soigneusement conservés. Les dix couplets encadraient une image où l'on voyait l'homme de Dieu prêchant à la foule au pied de la croix d'un calvaire. Or, cette complainte, il n'y a pas si longtemps, plus d'un vieillard la savait encore. Peu avant 1930, nos étudiants scolastiques de l'abbaye de Montfort-sur-Meu étaient en vacances à Saint-Cast. Un jour, un groupe d'entre

eux fut abordé sur la plage par une ramasseuse de coquillages qui n'était plus jeune. « Vous êtes des enfants du Père de Montfort, n'est-ce pas ? — Mais oui. — Eh bien, si vous permettez, je vais vous chanter la complainte de votre Père ». Et la voilà entonnant de sa plus belle voix :

Le Bon Père de Montfort est mort...
Il était natif tout de bon
De la haute et noble Bretagne,
Il s'appelait Louis Grignon ;
Il naquit à Montfort-la-Cane ;
Enfant, dès ses plus jeunes ans,
A Rennes, il devint savant.

Agé de quarante-trois ans,
Après croix et travaux sans trêve,
Il mourut bien avant le temps,
Prêchant à Saint-Laurent-sur-Sèvre,
Baisant les pieds du crucifix,
Rendant son âme à Jésus-Christ.

Ah ! quelles sensibles douleurs !
Les peuples pleurant, tout en larmes
Ce n'était que cris et que pleurs ;
Les hommes, les enfants, les femmes,
Baisaient avec un grand remords
Les pieds du bon Père Montfort.

Et que d'objets conservés comme des reliques dans les paroisses où il passa ! A la Chêze, au Beugnon, et en plusieurs autres lieux, c'est la pierre qui lui servait d'oreiller. A la Séguinière, c'est une statue de la Sainte Vierge portant l'Enfant Jésus, statue qu'il aurait sculptée avec son couteau. A Roussay, c'est pareillement une Madone en bois de poirier, placée dans l'église paroissiale, et deux statuette ornant la chapelle restaurée, un pot de terre qui servait à lui cuire sa soupe, et que garde la famille Brunet. — Pendant cent cinquante ans, ce fut la barque qui avait servi au saint homme pour porter secours, en 1710, aux inondés de Nantes et qui appartenait à un habitant de Donges, qui fit le service du passage des voyageurs entre cette localité et Paimbœuf. Une planche pourrissait-elle, on la remplaçait. C'était toujours pour la population la barque du Père de Montfort à l'abri de tout accident.

Et puis le missionnaire ne quittait jamais une paroisse ou une région sans y avoir fondé du durable. Il restaure ou crée des lieux de prière, il institue des confréries, il établit des pratiques de dévotion, celle du Rosaire, particulièrement. Et ce qui fait la fortune de ces choses, l'attachement que le peuple leur témoigne, c'est qu'elles sont du Père de Montfort. Un bel exemple en est le Calvaire de Pontchâteau.

Oh ! qu'en ces lieux on verra de merveilles !
Que de conversions !
De guérisons, de grâces sans pareilles !
Faisons un calvaire ici,
Faisons un calvaire.

Oh ! que de gens y viendront en voyage !
Que de processions,
Pour voir Jésus et pour lui rendre hommage !
Faisons un calvaire ici,
Faisons un calvaire.

avait chanté l'homme de Dieu.

La première de ces merveilles, ce sont ces milliers de travailleurs répondant de plus de cent paroisses — ces grandes paroisses de l'Ouest —, pendant vingt-cinq ans, 1888-1913, à l'appel du P. Jacques Barré pour restaurer et surélever la sainte montagne et lui adjoindre un vaste parc peuplé de sanctuaires et de statues. Mais cette montagne, c'était le Calvaire du Père de Montfort. Le saint y aurait son tombeau qu'il ne pourrait y être honoré davantage. C'est lui qu'on y vient prier, lui qu'on y vient remercier, lui dont on acclame le nom, après ceux de Jésus et de Marie, du haut de ce sommet sacré, lui qui attire à chaque dimanche de la belle saison un afflux sans cesse renouvelé de pèlerins.

Et ce qui est vrai du Calvaire de Pontchâteau l'est aussi de ces sanctuaires de la Sainte Vierge qu'il construisit ou restaura et où l'on se porte en pèlerinage. On y accourt parce qu'on a foi en sa puissance sur le cœur de la Mère de Dieu. Avec quelle ferveur on y récite son rosaire ! Avec quel entrain on y chante ses cantiques ! Et quelles faveurs on y obtient ! A la Garnache, il a magnifiquement réparé une ancienne chapelle dédiée à saint Léonard, y a placé une statue de la Sainte Vierge, de deux pieds

et demi, avec son Fils dans ses bras et l'a bénite sous le nom de Notre-Dame de la Victoire. Or, le P. Besnard, qui donna une mission dans cette paroisse plus de cinquante ans après, écrit : « Il y a toujours un concours extraordinaire de pèlerins à cette chapelle et les offrandes qu'on y fait sont si considérables que la paroisse a été obligée de nommer un conseiller pour les recueillir et en tenir compte. La dévotion des fidèles y est récompensée par un nombre infini de guérisons, et lorsque j'y allai en 1763, un bon vieillard du temps de M. de Montfort m'assura avoir vu plus de soixante personnes y laisser leur béquilles, se trouvant subitement guéries et en état de s'en aller. Les larmes qu'il versait en disant ceci m'attestaient assez la vérité et la sincérité des paroles » (Livre IV).

Dans notre chapitre VII nous avons vu la *Grange de la Bergerie à Poitiers* transformée par le missionnaire en un sanctuaire dédié à *Marie Reine des Cœurs*. C'est pendant quarante ans que Jacques Goudeau qui voulut bien en être le gardien, y présidera la récitation du chapelet. « Grâce à l'influence laissée par le saint, l'impiété révolutionnaire, écrit le P. Le Crom (p. 139), se heurtera dans ce quartier à des cœurs vaillants qui sauront écrire de magnifiques pages d'héroïsme chrétien ».

Autre moyen de perpétuer les fruits d'une mission : les *confréries*. Soldats de Saint-Michel dans les villes de garnison, Pénitents Blancs, Société des Vierges, Amis de la Croix, confrérie du Rosaire, confrérie du Saint Sacrement (3). De la première, celle des Soldats de Saint-Michel, dont l'idée lui était venue hors de son pèlerinage au Mont du glorieux archange, à son retour de Rome, et à laquelle il donna à peu près les mêmes règlements qu'aux Pénitents Blancs, le P. Besnard (Livre II) dit qu'elle se maintint longtemps avec beaucoup de fruit. Celle des Pénitents Blancs, le biographe, qui écrivait en 1770, la trouva toujours vivante en plusieurs paroisses, notamment à Taugon-la-Ronde. De même les confréries des « Amis de la Croix », dont la plus florissante, celle de Saint-Similien de Nantes, ne doit pas faire oublier celles de la Chèze, de La Rochelle, de Taugon, sans compter d'autres paroisses dont on

(3) Les confréries du Rosaire et les confréries du Saint-Sacrement qui subsistent dans l'Ouest sont « les traces les plus évidentes » du passage du Père de Montfort dans une paroisse, écrivait Mgr Crosnier, vice-recteur des Facultés catholiques d'Angers ; et ses sociétés de Vierges sont encore « aisément reconnaissables sous le voile des Enfants de Marie », note Georges Rigault.

n'a pas retenu les noms. Ajoutons la dévotion du Saint Esclavage qu'il établissait, nous a dit Grandet dans toutes les paroisses où il faisait mission, dévotion avec laquelle il avait si bien familiarisé quantité d'âmes que ses successeurs pourront continuer à la prêcher sans qu'elle suscite le moindre étonnement.

Mais la dévotion qu'il implanta le plus profondément fut celle du Rosaire. Même là où il la trouva déjà en honneur, il lui donna une telle vitalité par l'onction et la flamme avec lesquelles il la prêchait que les populations lui en attribuèrent la paternité et s'y attachèrent d'autant plus qu'elles y reconnaissaient la pratique préférée de leur saint apôtre. Pour ne citer que la petite île d'Yeu, dans les trois chapelles consacrées à la Sainte Vierge, le Rosaire continuait à être récité fidèlement quand y passa le P. Besnard plus de cinquante ans après la mort du missionnaire.

Les mainteneurs

Ainsi le biographe pouvait-il écrire sans exagération aux premières pages de son ouvrage : « On observe encore en une infinité d'endroits les pratiques qu'il avait coutume d'établir et qui rendent sa mémoire en si grande vénération ». Que le plus souvent ces pratiques ne se soient pas conservées toutes seules, mais qu'il ait fallu des mainteneurs, personnes d'œuvres, toute dévouées aux fondations du missionnaire, comme à Nantes ; curés du zèle de celui de Saint-Lô, qui avait été vicaire dans cette ville lorsque Montfort, se rendant à Rouen, y passa, ou encore de celui de la Séguinière, cela va de soi. « Ah ! disait le premier au P. Besnard, en 1755, je ne puis exprimer le bien qu'il opéra dans cette ville, où il fit des conversions admirables et qui ont été constantes, ni les actes de vertu que je lui ai vu pratiquer. Il y établit si bien la piété que quantité de personnes qui vivent très saintement sont les fruits de ses prédications et de ses avis. Il recommanda si bien le Rosaire qu'on l'y dit encore ». Mais aussi faut-il ajouter que ce saint prêtre, M. Le François, accompagné des autres membres du clergé, conduisait chaque année depuis plus d'un demi-siècle, l'après-midi du Vendredi Saint, les paroissiens de Saint-Lô au pied de la croix de mission que M. de Montfort avait portée lui-même, après s'être disposé à cette sainte action par un jeûne de vingt-quatre

heures. Un prêtre y prononçait un sermon sur la Passion. Et comment douter que ce modèle de prêtre, d'origine irlandaise, qui gouvernait la paroisse de la Séguinière, M. Cantin, que notre saint appelait « le curé selon son cœur », ait fait tous ses efforts pour maintenir la ferveur de la mission. Ayant rencontré à Angers Grandet, qui travaillait à la vie de M. de Montfort, avec quelle joie il lui assurait que cette ferveur était aussi vive qu'au départ du missionnaire, que le chapelet se disait tous les jours dans son église avec une grande affluence, et trois fois les dimanches et fêtes, qu'il ne croyait pas qu'il y eût une seule maison dans sa paroisse où chacun ne le récitât en particulier ou en commun. (Besnard Livre V).

Ses missions en Aunis. Regrettable insuffisance du clergé pour en perpétuer les fruits.

Correspondant géographiquement, depuis le Concordat, au département de la Charente-Maritime, formé lui-même de l'Aunis, de la Saintonge et d'une petite portion du Poitou, le diocèse de La Rochelle ne se classe pas parmi les meilleurs de France. Beaucoup d'indifférence, insuffisance numérique du clergé malgré un appoint de 50 pour 100 (chiffre de 1961) de prêtres d'origine étrangère. En Aunis, cette pénurie sacerdotale indigène ne date pas d'aujourd'hui. Déjà, vers le milieu du XVII^e siècle, plus de quatre paroisses rurales sur cinq étaient desservies par des prêtres venus du dehors.

A l'affligeant tableau que Besnard nous a laissé de l'état religieux de cette région au temps de notre saint, il ne semble pas douteux qu'elle ne fût alors la plus déshéritée du diocèse. C'est ce qui expliquerait que l'ardent apôtre s'y dépensa plus que nulle part ailleurs, y donnant, pendant quatre ans, quelque vingt-cinq missions, alors que l'on compte sur les doigts de la main celles qu'il prêcha dans la région Nord du diocèse qui fera partie de la Vendée militaire. L'entreprit-il par initiative purement personnelle — *Misereor super turbam* — ou conseillé par Mgr de Champfleury, qui l'aurait recommandé ou même, s'il était nécessaire, imposé aux curés, c'est ce qui n'est pas établi.

Dans cette série de vingt-cinq missions, chiffre à peu près égal à la totalité des paroisses de l'Aunis, le biographe ne signale aucun échec. Si le missionnaire en avait subi c'eût été

vraisemblablement dans la petite localité de Fouras, qui semble bien avoir été alors la plus misérable de l'Aunis, et que Besnard, évidemment, choisit à dessein pour nous faire entendre la merveilleuse transformation opérée par l'homme de Dieu dans tout ce coin de terre. Écoutons-le parler.

« Il trouva une église dans le plus pitoyable état, toute décalée et où il n'était pas possible de faire décemment l'office divin. Une sacristie sans ornement, sans linge, un peuple extrêmement grossier, bouché on ne peut plus dur, féroce, insensible, sans mœurs, sans instruction, d'autant plus à plaindre que, depuis longtemps, il n'avait personne qui pût ou qui voulût lui rompre le pain de la parole. On le logea lui et les siens dans un vieux galetas délabré qu'on y montre encore aujourd'hui comme ayant servi de demeure à M. de Montfort pendant la mission, et où ils étaient tellement exposés aux injures de l'air que le matin ils trouvaient leurs lits tout couverts de neige. Les habitants du lieu portèrent d'abord l'ingratitude ou l'intérêt au point de les laisser manquer du nécessaire en sorte qu'il fallût que le saint missionnaire empruntât quelque argent d'un petit marchand pour faire subsister ceux qui étaient avec lui ; car pour ce qui était de lui-même, il pensait si peu à la nourriture qu'après avoir prêché, confessé et travaillé tout le jour, il ne mangeait souvent qu'un morceau de pain vers le soir.

« Malgré un si dur abandon, son zèle ne se ralentit point, il redoubla même à la vue de la stupide insensibilité de ce peuple. Il prêcha avec tant de feu et tant d'énergie la nécessité de faire pénitence et de la faire sans délai qu'au bout de quelques jours on le regarda comme un prophète envoyé de Dieu pour annoncer ses vengeances contre ceux qui ne profiteraient pas des jours de sa miséricorde. Il leur apprit à s'approcher dignement des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie et ils n'avaient pas plutôt commencé à ouvrir leurs cœurs aux vérités du salut qu'on vit en eux des hommes tout nouveaux. Le reste de la mission, M. de Montfort n'eût qu'à se louer de leur assiduité ; de leur ferveur et de leur docilité à prendre tous les moyens qu'il leur prescrivait pour assurer leur conversion. La récitation du Rosaire n'y est pas oubliée. Les grandes réparations qu'il leur fit faire dans leur église, la propreté, l'arrangement qu'il rétablit dans leur sacristie et les ornements dont il la fournit, le mirent à même de célébrer les divins offices avec une décence qu'ils n'avaient jamais vue et qui les ravissait d'admiration ».

Le biographe ajoute : « Il donna les mêmes soins pour l'église de Saint-Laurent-de-la-Prée et fit refermer le cimetière des deux paroisses qui étaient profanés de la manière la plus scandaleuse (4).

Sur son lit de mort, le missionnaire aura une pensée touchante pour ces pauvres paroisses. « Je donne à chaque paroisse de l'Aunis où le Rosaire persévérera une des bannières du Saint-Rosaire », écrira-t-il dans son testament. Pour prolonger son action, il eût fallu que les Mulotins reprissent en main toute cette partie du diocèse, ce qu'ils ne firent pas.

Pour mesurer les *fruits durables* des missions données par Montfort, il serait nécessaire de faire entrer en ligne de compte d'abord ces résultats tangibles que furent les réparations des édifices sacrés, qui permirent de pouvoir à l'avenir célébrer dignement les divins mystères et continuèrent à imprimer dans l'esprit des peuples le respect de la maison de Dieu. N'y avait-il pas des pays vignobles où c'était dans l'église qu'on pressait la vendange ?

« Je ne me souviens pas, écrivait à Grandet (p. 309), M. des Bastières, qu'il ait entrepris aucune mission sans avoir fait faire des réparations considérables dans les Eglises paroissiales, ou dans les chapelles particulières ; surtout, lorsqu'elles étaient dédiées à Dieu sous l'invocation de la Sainte Vierge. Il a fait rebâtir tout à neuf la chapelle de Notre-Dame des Victoires, dans la paroisse de la Garnache, au diocèse de Luçon, où on assure qu'il s'est fait, et se fait encore, quantité de miracles. C'est lui qui a fait le rétablissement magnifique de l'église paroissiale de Taugon-la-Ronde, la Chapelle de Saint-Jean l'Évangéliste dans la ville de Poitiers ; et l'église tout entière de Mervant, et à la

(4) On a contesté, d'après les registres des Visites épiscopales (années 1718 et 1723) l'exactitude des dires du P. Besnard qui dut cependant se renseigner sur place. Ne raconte-t-il pas en effet encore comment M. de Montfort régla à l'amiable la petite question de préséance soulevée entre les curés des deux paroisses au sujet du port du Saint-Sacrement dans la procession qui, à la fin de la mission de Fouras, se rendrait de cette paroisse à Saint-Laurent-de-la-Prée ? A Fouras l'évêque note que le cimetière est en mauvais état. Il ajoute : « Le peuple est fort grossier et ignorant, quoique le catéchisme se fasse régulièrement ». A Saint-Laurent, les deux visites montrent une église bien restaurée. Mais si l'évêque ne fait pas la même remarque sur celle de Fouras, faut-il en conclure qu'elle n'avait pas été restaurée elle aussi ? Il la trouve sans doute en bon état, puisqu'il n'a de blâme qu'au sujet du cimetière, ce qui n'est déjà pas si flatteur pour le curé. Quoi qu'il en soit, que la confusion — si confusion il y a partiellement d'une paroisse avec l'autre — vienne du P. Besnard ou de ses informateurs, la tradition nous montre quels souvenirs on gardait et de l'ouvrier et de l'œuvre accomplie.

Séguinière. La chapelle de Notre-Dame de toute Patience au diocèse de La Rochelle. Il a fait paver et entièrement blanchir les églises de Cambon, de Pontchâteau, de Crossac, du Vanneau et de beaucoup d'autres dans le diocèse de Nantes. Il faisait raccommoder tous les ornements et blanchir les linges des églises où il faisait mission. Quand ils n'étaient pas propres, il en faisait faire de neufs. Il faisait aussi acheter des tabernacles magnifiques, et dorer ceux qui ne l'étaient pas ; lui-même se donnait la peine de nettoyer les autels, les murs des églises, et les vases sacrés, les statues et les tableaux de saints, et faisait toutes ces fonctions en surplis, en chantant des cantiques, ou en psalmodiant le chapelet avec les personnes qui lui aidaient, ramassait tous les ornements des églises qui ne valaient pas la peine d'être raccommodés pour en faire des cendres pour le premier jour de carême.

« Il menait toujours avec lui dans ses missions, un peintre et un sculpteur, pour couvrir ou réformer les tableaux et les statues des saints qui étaient indécentes ou mal faites ; il lègue par son testament 150 livres pour faire apprendre à cette intention à Frère Nicolas, le métier de sculpteur. Il a aussi fait bâtir beaucoup de sacristies ».

Ajoutons la fin de cet abus d'enterrer dans l'église et la clôture en maçonnerie des cimetières exposés à l'invasion du bétail.

Ensuite, l'abolition définitive de certaines foires et assemblées scandaleuses qui se tenaient le dimanche. Nous n'insistons pas, en ayant déjà cité de remarquables exemples.

De plus la fin d'interminables procès, de mésintelligences, de brouilles, de rancunes, de haines qu'on se transmettait souvent de père en fils. Dans les paroisses où il passait, il appelait à lui tous les différends, se faisant au besoin assister d'homme de loi. Cela — se souvenant sans doute qu'il était fils d'avocat — dès son entrée dans la carrière des missions. Prêchant à Saint-Savin de Poitiers, « il y termina, dit Grandet (p. 79) grand nombre de procès par le moyen des Officiers de justice qu'il avait priés de former un bureau, où toutes les affaires des parties étaient terminées sans frais après les avoir examinées avec beaucoup d'exactitude ». A Sallertaine, il réussit à mettre fin à plus de cinquante procès et à ménager plus de cent réconciliations. A Courçon, en Aunis, pasteur et fidèles se détestaient cordiale-

ment et ce n'étaient que divisions de famille. Un soir, il parla avec tant de cœur sur le pardon des injures que le curé l'interrompit pour demander pardon à son peuple du scandale qu'il lui avait donné par ses paroles et ses gestes de violence. « Eh quoi ! mes frères, dit aussitôt le missionnaire, ne suivrez-vous pas l'exemple de votre pasteur et n'oublierez-vous pas vous aussi vos rancunes ? » La cérémonie ne s'acheva pas sans qu'on fit en présence du Seigneur des promesses solennelles de réconciliation, et, les jours suivants, le saint arbitrait quantité de différends.

Voilà sans doute des résultats durables. Sans le passage du saint combien de temps ces inimitiés, nées le plus souvent à propos d'affaires d'argent et principalement d'héritages, et dont plusieurs déjà ne dataient pas d'hier, se fussent-elles prolongées ? Est-il nécessaire d'aller en Corse pour rencontrer de ces haines que l'on se fait un point d'honneur de transmettre de père en fils pendant des générations ?

Peut-on se fonder sur les *statistiques de communions* pour apprécier les effets d'une mission ?

Plusieurs fois dans ses cantiques, Montfort incite à communier fréquemment. Contentons-nous de citer ce couplet. Il se trouve dans la pièce intitulée : *Règlement d'un homme converti dans la mission*.

Tous les mois pour l'ordinaire
J'approche des sacrements,
Et plus, s'il est nécessaire
Selon les lieux et les temps.
Plus souvent je communie,
Et plus je reçois la vie.

Nulle part il ne présente la communion comme une récompense de la vertu mais bien comme une nourriture de salut.

Cependant, ni le *Règlement des Pénitents Blancs* (Grandet p. 386), ni les *Pratiques de ceux qui ont renouvelé les vœux de leur baptême pour vivre chrétiennement* (p. 396), ne contiennent d'article sur la communion fréquente. Dans le *règlement*, il est dit n° 2 : « Ils se confesseront souvent, surtout les premiers dimanches du mois et les fêtes principales de l'année ». Rien sur la communion. Dans les *pratiques* n° 3 : « J'irai à confesse tous

les mois ou plus souvent, si je puis, par obéissance à un bon directeur ». Et seulement une exhortation à la communion au n°4. « Tous les ans en particulier, je recommencerai les vœux de mon baptême, je réciterai le Saint Rosaire, j'adorerai le Saint-Sacrement pendant une demi-heure, et je tâcherai de communier ce jour-là ». Dans le *règlement des quarante-quatre Vierges*, rien touchant la confession, mais : « Elles s'assembleront quatre fois l'année à l'église, aux fêtes de l'Annonciation de la Sainte Vierge, le dimanche dans l'octave de son Assomption, le jour de la Conception et de la Purification. Elles communieront ensemble habillées de blanc, à la grand'messe... »

A consulter ses plans de sermons de mission, on voit que l'essentiel de l'effort se portait à retirer les âmes du péché par une bonne confession. Instructions sur la nécessité d'un sérieux examen de conscience et d'un aveu sincère, d'une vraie contrition et d'un ferme propos. Pour y aider les pénitents, autres instructions sur les péchés les plus graves et les plus fréquents, et ces terrifiantes prédications sur les fins dernières. La communion, traitée directement, ne faisait guère l'objet que d'un sermon divisé en trois points : la communion *indigne*, la communion *tiède*, la communion *fervente*.

Hors le temps de la mission et les circonstances extraordinaires, même dans les paroisses ferventes, on ne communiait généralement qu'à Pâques. De là peu de différence sur ce point entre les bonnes paroisses et les paroisses médiocres, où l'habitude était aussi de communier au temps pascal. S'en dispenser, c'était en quelque sorte s'exclure de la communauté chrétienne. Ne fut-ce pas un scandale à Paris quand on sut que Louis XV avait cessé de faire ses pâques ? Même fidélité à observer les jours maigres et à garder le jeûne hors les cas d'exemption. On connaît la réplique spirituelle de la marquise de Montespan, alors maîtresse de Louis XIV, à certaines dames de ses amies qui s'étonnaient qu'elle fût si scrupuleuse à faire son carême et ses Quatre-Temps : « Depuis quand un péché mortel est-il un laissez-passer à tous les autres » ? Sur ce point de la communion, une mission ne changeait rien aux habitudes et, en réalité, ne se proposait pas de le faire. On ne peut donc conclure, du fait que dans l'année qui suivait la mission, le nombre des communions était retombé à celui de l'année qui l'avait précédée, que cette mission n'avait donné que peu de fruits. Ce à quoi les missionnaires, Montfort comme les autres, s'appliquaient,

— Besnard le dit en propres termes pour la mission de Fouras — c'était de préparer les âmes à s'approcher dignement des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, car une bonne confession, et, en conséquence, une bonne communion, le second point dont traitait Montfort dans le sermon qu'il leur consacrait c'était sa *rareté*. Avec quelle vigueur saint Alphonse de Liguori s'élèvera contre ces curés qui ne faisaient jamais venir de confesseurs étrangers et qui, vivant — c'était chose fréquente dans l'Italie du Sud — en familiarité avec leurs paroissiens et souvent même au milieu de leur parenté, n'entendaient guère que des confessions sans sincérité.

Assurément, après deux siècles et demi, il est difficile d'apprécier le renouvellement opéré par Montfort dans les paroisses et les contrées qu'il évangélisa. Qu'étaient-elles avant son passage (5) et que furent-elles après et pendant combien de temps ? N'y eut-il trop souvent que des résultats assez superficiels ? Et s'il est impossible de nier, en se rapportant au témoignage de ses premiers historiens, le grand ébranlement produit à chacune, peut-on dire, de ses missions, n'aurait-ce pas été en beaucoup d'endroits qu'une émotion passagère, un « feu de paille » ? Que lui doivent celles des paroisses de son apostolat qui se distinguent aujourd'hui, par leur vitalité chrétienne ? Tant d'autres ouvriers y travaillèrent après lui, qui utilisèrent de puissants moyens d'action, à commencer par les écoles tenues par des religieux et des religieuses ! Que ne doit-on pas, par exemple, le diocèse de Luçon aux Frères de Saint-Gabriel ? De plus, quels souvenirs vivifiants laissèrent, surtout chez les habi-

(5) « Les pays qu'il se propose d'évangéliser ont horriblement souffert des guerres de religion, écrit Mgr Laveille (p. 189). Partout des croix abattues, des chapelles ruinées, des églises aux toits effondrés et aux murs branlants ; dans le lieu où, plus tard d'héroïques paysans défendront leur foi jusqu'au martyre, des populations devenues, à force de concessions faites au calvinisme, semi-protestantes, et, par suite, toutes disposées à recevoir les subtiles erreurs du jansénisme ; un clergé en grande partie gagné aux nouvelles doctrines, des monastères même où le relâchement s'est insinué à mesure que l'on désertait la table sainte. (La conduite du clergé n'était pas irréprochable. Dès 1664, dans son intéressant mémoire sur l'état du Poitou, Colbert de Croissy nous montre « la plupart des ecclésiastiques de cette province vivant fort licencieusement » et il en attribue la cause tant « à un ancien libertinage du clergé dudit pays » qu'au peu de soin que les évêques successifs en prenaient depuis quarante ans, les uns en ayant été empêchés par leurs fréquentes indispositions ou affaires qui les retenaient éloignés de leurs sièges, et les autres, rebutés à cause des fréquents appels comme d'abus interjetés par les prêtres mal vivants ». Cf. *Dugast-Matiffaux*, *Etat du Poitou sous Louis XIV*). Les diocèses de Nantes, Saint-Malo, Saint-Brieuc, Luçon, La Rochelle et Saintes, qui bientôt verront croître des héros et des saints, sont maintenant des terres maudites, que le missionnaire devra conquérir pied à pied ».

tants des campagnes, les guerres de Vendée, quel attachement à une religion pour laquelle leurs pères avaient si généreusement versé leur sang !

**Ce que laisse toujours le passage d'un saint
« puissant en œuvres et en paroles » comme Montfort**

Cependant, outre les constatations faites sur place par Grandet et plus encore par le P. Besnard et par Quérard de la permanence des changements admirables dus aux prédications de notre saint, on possède des faits d'où, en bonne logique, on doit déduire des résultats. Nous avons entendu M. Le Normand dire dans sa lettre à Grandet, qu'à Poitiers M. Grignon avait sanctifié plus de deux cents personnes. Entendons au sens fort ce mot « sanctifié ». Il est vrai que plusieurs Filles, comme il le dit, prirent le parti d'être religieuses et que d'autres vivaient avec une dévotion sans pareille. Mais enfin, parmi ces deux cents personnes, il dut bien s'en trouver un certain nombre qui étaient déjà engagées dans les liens du mariage ou qui s'y engagèrent. Comment croire qu'elles ne fondèrent pas des familles chrétiennes jusqu'à la moelle. Ce qui se passa à Poitiers, comment n'aurait-ce pas eu lieu en maint autre endroit ?

Des conversions retentissantes nous ont été rapportées par ses premiers biographes. Les sujets en furent le plus souvent de personne influentes et vraisemblablement mariées. Furent-elles les seules à bénéficier de ce coup de la grâce, et leur famille, leur monde, le peuple qui en fut témoin, ne s'en ressentirent pas ? (6).

Enfin, aux moyens que nous l'avons vu employer pour perpétuer le fruit de ses missions que ne dut-il pas ajouter de supplications, de jeûnes, de flagellations sanglantes ? Lui qui voyait si loin en tout, quand il donnait la mission dans quelque paroisse misérable, était-ce seulement pour la génération présente qu'il redoublait de prière et de mortification ? Peut-on croire qu'il n'ait pas été exaucé ?

Voici un trait que Quérard rapporte de Saint-Pompain.

(6) « On ne saurait pas nier qu'il y ait eu un jour un très grand nombre de gens coupables de tous les crimes les plus abominables, même parmi les ecclésiastiques et les religieux qui avaient le malheur de scandaliser le public qu'on a vu pleurer à chaudes larmes à ses pieds, et pousser des cris si violents, en se frappant la poitrine, que tous ceux qui étaient dans l'église, les entendant, en étaient touchés ».

« Le souvenir de Montfort est demeuré si profondément gravé dans le cœur et la mémoire de ce peuple que les plus grands pécheurs de la paroisse le vénèrent toujours comme un homme puissant en œuvres et en paroles, comme un très grand saint. En 1882, nous avons trouvé un homme de plus de soixante ans qui n'allait plus que rarement à la messe le dimanche et qui ne semblait plus tenir à la religion que par la vénération marquée qu'il avait pour le Père de Montfort. Il tenait de ses ancêtres une chaîne de fer qu'avait bénite et portée le saint missionnaire lui-même autour de ses reins. La famille se l'était partagée. Il lui en était échu en héritage sept anneaux. Il ne lui en restait plus que quatre qu'il conservait bien précieusement dans un étui où, autrefois, comme militaire, il enfermait sa feuille de route et de congé, et cet étui était disposé à la place d'honneur dans la plus belle de ses armoires. Lorsqu'il y avait des malades dans la contrée, on allait chercher son bout de chaîne et on le déposait sur leur poitrine, et souvent on obtenait des guérisons inespérées des médecins et toujours des grâces extraordinaires ».

En combien de paroisses le saint missionnaire survivait-il ainsi, trait d'union entre les âmes et Dieu !

Citons encore Besnard (livre VII) :

« Ce fut au commencement de l'hiver de l'année 1714 que M. de Montfort partit de Rennes pour se rendre à La Rochelle. Il comptait qu'aux inconvénients de la saison, se joindraient des humiliations et des croix. Son espérance fut trompée. Il ne trouva sur sa route que des marques de la vénération publique. De tous côtés on courait à lui pour lui demander sa bénédiction et lorsqu'il arrivait dans quelques-uns des endroits où il avait travaillé, le nombre des personnes qui l'environnaient était quelquefois si grand qu'il ne s'arrêtait point et se contentait de leur dire : « Mes petits enfants, mes chers enfants, je souhaite que le Seigneur vous bénisse et qu'il vous fasse tous des saints ». Si de temps en temps la gloire de Dieu demandait qu'il séjournât dans un lieu, il était obligé pour se dérober à la multitude de partir longtemps avant le jour ; encore s'en trouvait-il qui venaient l'attendre à la porte pendant presque toute la nuit afin d'avoir la consolation de lui dire adieu. Ils le conduisaient ensuite le plus loin qu'il leur était possible et ils ne le laissaient qu'après les témoignages les plus touchants de leur tendresse et des plus sensibles regrets, pensant peut-être qu'il ne

leur serait plus accordé de le voir. « J'ai vu plusieurs fois, dit le Frère qui l'accompagnait dans son voyage, des personnes même très considérables, de tant loin qu'elles l'apercevaient, mettre pied à terre et se prosterner à genoux le suppliant de leur donner sa bénédiction ».

Et cet autre témoignage (Besnard Livre VII) :

« La mission (de Fontenay) finie, M. de Montfort alla faire un tour à sa grotte de la forêt de Vouvant. M. Gusteau, prieur de Doix, qui était alors écolier à Fontenay, dit que notre saint prêtre le prit pour l'accompagner dans ce petit voyage. « Je fus édifié, ajouta-t-il, de voir un nombre de personnes qui quittaient leurs travaux pour venir se mettre à genoux sur les bords des chemins, pour le voir. Il les bénissait et leur faisait avec son pouce un signe de croix sur le front ».

Quel prestige de sainteté ! Comment, dans les paroisses où il était passé, la nouvelle génération n'aurait-elle pas été avide d'entendre les anciens raconter leurs souvenirs ?

Montfort est entré dans la légende. Lui a-t-on attribué plus qu'il ne lui est dû ? Comme les artistes de génie, poètes, musiciens, peintres, sculpteurs, les saints sont des inspirés qui nous atteignent dans nos profondeurs. Peut-être ne diront-ils rien de nouveau. Il n'en seront pas moins une révélation, car ils y mettront l'accent. Avec eux les vieilles vérités retrouvent la verdeur de leur jeunesse. Elles saisissent comme si on ne les avait jamais entendues. Ils rendent à l'Evangile sa saveur première et renouvellent ainsi le christianisme. Le clergé est le premier à profiter de leurs héroïques exemples de vertu par entraînement d'abord, ensuite, parce que le peuple est devenu plus exigeant à l'égard de ses pasteurs. Des générations vont se ressentir du passage de ces hommes de Dieu et la voix publique n'aura pas tort de leur attribuer la transformation ou la conservation de toute une région, car ce sont eux qui mirent tout en branle.

Ce n'étaient pas des missionnaires médiocres qui composaient la troupe de M. Leuduger alors que notre saint travaillait avec eux. De qui cependant le peuple a-t-il gardé le souvenir, et quel souvenir !

CHAPITRE XXVI

MONTFORT, LES MISSIONNAIRES SES FILS, ET LA VENDEE

Le concordat ! Jamais peut-être au cours de l'histoire, la puissance séculière, en traitant avec l'Eglise, non sans l'arrière-pensée de l'asservir, ne travailla si bien contre ce dessein. On vit alors l'autorité du Siège apostolique invoquée par le potentat, fils de la Révolution, comme jamais elle ne l'avait été par aucun prince chrétien. Que demandait en effet Bonaparte au Souverain Pontife ? d'anéantir d'un trait de plume une Eglise immense et de la reformer toute entière, de déposer dans leur totalité évêques et pasteurs, de remanier toutes les circonscriptions ecclésiastiques, de déclarer aliénés à perpétuité les biens du clergé tant séculier que régulier. Car telles furent les conditions du Concordat, un de ces coups où la Providence dissimule si bien sa main qu'on ne l'y reconnaît que peu à peu.

Bonaparte voulait la paix religieuse et, en France, la Vendée était son grand souci. Elle n'avait plus d'armée mais le feu y couvait toujours sous la cendre. « Vienne la guerre au dehors et la Vendée peut s'insurger encore plus terrible, avait écrit confidentiellement au Directoire le jeune général qui devait mériter le titre de pacificateur, Hoche. C'est un volcan comprimé, mais il fermente toujours et peut jeter de nouvelles laves... Une guerre pareille renouvelée dans quelques années perdrait le gouvernement ». Livré aux extrémistes, le Directoire n'avait tenu aucun compte de cet avertissement. Mais Bonaparte, devenu Premier Consul et maître de la France, ne pensait pas autrement que Hoche.

Or pourquoi les Vendéens s'étaient-ils insurgés ? Uniquement pour n'être pas contraints de devenir schismatiques. Sans la Constitution civile du Clergé qui méconnaissait l'autorité du Saint-Siège, il se seraient tenus tranquilles. La Révolution